

Essai sur le couvent des Capucins et le quartier du Marais*

Si l'histoire du grand couvent des Capucins de la rue Saint-Honoré s'identifie avec celle de la Province de Paris, par contre celui de la rue Saint-Jacques offre peu de particularités saillantes. Il en va tout autrement du couvent du Marais. Seul des couvents de capucins de l'ancien Paris, nous connaissons sa vie intime grâce à une histoire du couvent dont l'auteur n'est autre que le P. Furcy de Péronne, ancien missionnaire au Levant. Revenu en France et placé au couvent du Marais, il constata l'absence de livre de chroniques. Il tint à suppléer à cette lacune en racontant les événements depuis le début de la fondation¹.

Troisième couvent des capucins de Paris, il fut fondé en 1623 dans un territoire rendu enfin habitable à la suite de mesures d'assainissement, et appelé à devenir le grand quartier aristocratique de Paris. Quartier neuf, le Marais possédait peu d'églises, aussi était-il au début du XVII^e siècle assez mal fréquenté. Témoins de cet état de chose, quelques seigneurs du quartier, les duc de Guise, d'Epéron, d'Angoulême, MM. Molé-Champlâtreux, de Creil, songèrent à y établir un couvent de Capucins et intéressèrent à leur projet le cardinal Henri de Sondi évêque de Paris. Ce dernier et le Provincial, P. Honoré de Champigny, accueillirent favorablement cette demande, et dès l'année suivante, en attendant mieux, les Capucins reçurent de Claude Charlot fermier général, une maison et un petit jardin rue d'Angoumois où ils plantèrent solennellement leur croix. Le premier supérieur n'était autre que le P. Athanase Molé, frère du garde des sceaux le célèbre Mathieu Molé et le fils du président à mortier Molé-Champlâtreux. Il avait été formé à la vie

* P. Raoul de Sceaux, OFM Cap., der gelehrte Provinzarchivar der Pariserprovinz, orientiert uns mit fachmännischer Sicherheit über jenes Kloster und Stadtviertel von Paris, wo einst der selige Apollinaris Morel seine segensreiche Tätigkeit entfaltet hat. Dem Verfasser herzliches vergelt's Gott. Red.

¹ « Journal tenu aux Capucins du Marais à Paris contenant plusieurs anecdotes et événements curieux et relatifs à l'histoire depuis 1621 jusqu'en 1731 » (erreur pour 1721), Bibl. Nat., n. acq. fr. 4135. A la mort du P. Furcy de Péronne, le gardien du couvent commença un Livre de chronique officiel en démarquant l'œuvre du P. Furcy. Il ne devient vraiment original et utile qu'à partir de 1722. Ce registre est conservé aux Archives Nationales dans le carton S 3706. La Bibliothèque Franciscaine Provinciale en possède le microfilm (Mi 2), ainsi que la copie intégrale du Journal du P. Furcy de Péronne: ms. 1532. C'est d'après cette copie que nous ferons les citations.

religieuse par le P. Louis-François d'Argentan au couvent de Meudon (1606—1607), et s'était déjà attiré un certain renom par la fondation d'une maison de repenties, les *Madelonnettes* établie tout d'abord près du carrefour de la Croix-Rouge, puis transférée en 1620 rue des Fontaines sur le territoire de la paroisse Saint-Martin-des-Champs, grâce à un legs important de la marquise de Maignelay².

Quatre années durant il demeura le supérieur des Capucins du Marais qu'il installa définitivement en 1623 rue d'Orléans³ sur l'emplacement d'un jeu de paume dans la maison qu'ils devaient occuper jusqu'à la Révolution.⁴

Ils commencèrent dès lors « à édifier par leurs... exercices, leurs bons exemples... leur désintéressement... On fréquentait leur église (dédiée à l'Immaculée-Conception) et comme leurs sermons étaient intéressants et touchants, on en vit bientôt les fruits par l'éloignement des personnes débauchées qui commencèrent à se retirer dans d'autres endroits et par la dévotion des autres habitants du quartier.»⁵ Les aumônes des fidèles permirent d'acheter la place qui forme une cour située devant l'église, et celle où est bâti le cloître.

En 1630, le P. Louis de Paris qui avait jadis présidé à l'installation du couvent de Saint-Jacques était nommé gardien du Marais. Il acquit sans tarder l'hôtel de la Paulette rue du Perche, et l'aménagea en maison conventuelle avec cellules et dortoir, fit « grisailier le réfectoire par le haut, avec des sentences latines convenables en ce lieu sur toutes les poutres. Il fit arranger la dépense, la cuisine, le lavoir, la buanderie où l'on mit de grandes pierres pour les lessives... la galerie de la rue fut destinée pour les conférences, on l'a longtemps appelée des peintures parce que c'est là que le F. Bonaventure d'Amiens a fait les tableaux de l'église. Plus tard on en fit une chapelle intérieure... pour les prélats et pour la confession des gens plus distingués. D'un autre côté, on a aménagé les deux chambres que l'on a appelées l'une *abbatiale* pour les honnêtes ecclésiastiques et l'autre, des *hôtes* ou des *conférences*. Du

² En 1625, l'établissement fut doté par le roi et confié aux Ursulines en 1629. Par des Lettres Patentes du 16 novembre 1634, Louis XIII l'approuva, et Urbain VIII le 15 décembre 1631. Plusieurs congrégations religieuses en eurent la direction: les Bénédictines de Pival en Normandie, les Ursulines de la rue Sainte-Avoie, puis celles de Saint-Denis, les Hospitalières de la Miséricorde, les religieuses de Saint-Michel. Cf. registres capitulaires de 1628 à 1791, aux Arch. Nat., LL 1689—90, et L 1064—1065.

³ Aujourd'hui, rue Charlot en souvenir du fermier général du Roi.

⁴ Les Lettres patentes sont datées de décembre 1624. L'original scellé du grand sceau de cire verte sur lacs de soie rouge et verte est conservé aux Archives Nationales, L 926 n. 34.

⁵ Journal, Bibl. Franc. Prov., ms. 1532, p. 9.

troisième côté sur le jardin on a fait un dortoir de huit cellules et du quatrième on a fait la bibliothèque »⁶

Les capucins purent alors sortir de la petite maison située derrière l'église dans laquelle ils avaient jusqu'alors résidé. Celle-ci devint le chœur et l'on y aménagea également la sacristie et l'arrière-sacristie au-dessus desquelles on installa même deux chambres. Dès lors, la vie conventuelle put se dérouler dans son cadre uniforme. En 1651 mourait dans le couvent du Marais le Frère Léobin d'Abbeville frère laïc et portier du couvent. Ancien compagnon du P. Pascal d'Abbeville provincial, il avait demandé ensuite à se retirer dans ce couvent du Marais qui à cette époque était encore une demi-solitude. Autant austère pour lui-même que doux pour les autres, le F. Léobin était encore un modèle de charité. D'ordinaire il restait éveillé après les Matines et passait le reste de la nuit en prières devant une statuette de la Ste Vierge placée à l'entrée du dortoir. Le bruit courait même dans le couvent que le Frère y avait reçu à diverses reprises des grâces spéciales et même, son confesseur, le P. Charles-François de Paris, raconta au P. Furcy de Péronne, qu'une certaine nuit la Vierge, devenue lumineuse et éblouissante, lui avait révélé que sa dévotion lui était très agréable.

Lors des obsèques du F. Léobin, les nombreux fidèles lui coupèrent une partie de sa barbe, le bas de son habit, sa corde et les manches jusqu'au coude. Il fallut, afin d'empêcher tout désordre, transporter le corps jusque sur les marches de l'autel. Le F. Léobin avait laissé un trop profond souvenir pour être oublié. Le F. Bonaventure d'Amiens, qui les années précédentes avait exécuté les grands tableaux de l'église, exécuta le portrait du défunt que l'on plaça dans la chapelle Sainte-Anne. Quant à la statuette le P. Gardien la fit transporter à l'église où on commença à l'honorer sous le vocable de Notre-Dame de Grâce. En 1653 mourait également à Paris un grand bienfaiteur de la Province Saint-François, le cardinal Jean-François de Gondi, premier archevêque de Paris et neveu du cardinal Henri de Gondi, insigne bienfaiteur du couvent du Marais. Le cardinal Jean-François avait été à deux reprises novice au couvent de Saint-Jacques. Malgré son second échec il avait

⁶ Bibl. Franc. Prov., ms. 1532, p. 12—13; « En l'an 1627 il fut mis gardien au nouveau du Marets... quil a si bien accommodé que du jeu de paulme couvert il en a fait une très belle église et de la maison seculière un commode couvent sans toucher aux couvertures ny aux grosses murailles ». Nécrologe de la Province de Paris, Arch. Prov. de Paris Mi 2 p. 53—54; Jaillot, Recherches critiques historiques et topographiques sur la Ville de Paris III Quartier du Temple, p. 21—22; En plus du plan en élévation de Turgot nous possédons plusieurs plans du couvent du Marais tous conservés aux Archives nationales: N III 76, 78, 382; N IV, 5.

gardé une grande affection à cette dernière maison, où il séjournait souvent dans un appartement qui devait devenir, après sa mort, la bibliothèque conventuelle.⁷

Jusqu'en 1664, les Capucins du Marais n'avaient pu obtenir l'autorisation de confesser dans leur église à cause de l'opposition du curé de Saint-en-Grève. Ne pouvant plus se défendre des demandes réitérées pour ne pas dire des importunités des gens du quartier, le Gardien du couvent obtint enfin l'autorisation de faire placer dans l'église deux confessionnaux. « Pour occuper le premier... on désigne le T. V. P. Archange de Paris qui a été depuis gardien de ce couvent et pour l'autre le T. V. P. Charles-François de Paris qui y avait été gardien. C'étaient deux hommes de mérite, savants et bon casuistes ».⁸ En 1669, il fallut en rajouter quatre autres, et cinq ans plus tard augmenter le nombre des confesseurs.

Le 20 juin 1669 mourait au Marais un ancien provincial de Paris et de Touraine, le P. Jean-François de Paris connu aussi sous son nom de famille: Jean-François Sevin. Il avait été mêlé à l'affaire des six couvents de la Province de Touraine que réclamaient les Capucins de Bretagne, et le Vén. P. Innocenzo de Caltagirone avait refusé de confirmer son élection. Plus tard, rentré dans sa Province d'origine, il se retira au Marais, laissant après sa mort son chapelet et sa croix faits de bois d'Assise, et que la tradition affirmait avoir appartenu au P. Ange de Joyeuse. Il en avait fait don au couvent du Marais, car tout le quartier tenait ces deux objets en grande vénération.

Les Capucins tenaient surtout à l'évangélisation de leur quartier. Leurs confrères, dont le P. Honoré de Cannes, donnaient en cette seconde moitié de XVIIe siècle, des missions dans les paroisses parisiennes. Ils décidèrent donc de prêcher à leur tour une mission annuelle dans leur église durant le carême, à la place du grand catéchisme qui s'y tenait quatre fois par semaine après Complies. Ils inaugurèrent une conférence de théologie morale à la grande satisfaction du peuple qui accourait pour l'entendre. Ces quatre conférences remportèrent un tel succès, qu'il fallut supprimer celle du dimanche à cause de la foule si nombreuse qu'il était impossible de bouger dans l'église, et parmi les auditeurs, on pouvait voir Mme de Sévigné elle-même assidue aux offices des Capucins.⁹

⁷ Journal... Bibl. Franc. Prov., ms. 1532 p. 30—31.

⁸ Journal... Bibl. Franc. Prov., Ms 1532, p. 43.

⁹ Mme de Sévigné, Lettres, (lettre du 3 mars 1671), édit Monmerqué, Paris, 1867, t. II, p. 91.

Les différents gardiens qui se succédèrent dans le couvent effectuèrent des transformations qui ne furent pas toujours heureuses. Le P. Antoine d'Arras fit ainsi restaurer les perspectives du cloître et des dortoirs. Par contre le P. Archange de Paris, originaire lui-même du Marais, enrichit la bibliothèque du couvent par un grand nombre de livres acquis grâce à une aumône annuelle de ses parents.

En octobre 1694, le P. Bernardino d'Arezzo, général de l'Ordre, arriva à Paris pour faire la visite de la Province. Après avoir obtenu une audience de Louis XIV il arriva au couvent du Marais le 7 novembre, incognito, afin d'empêcher les fidèles d'entrer dans le couvent. Précaution inutile! les dévotes forcèrent les portes de l'église, et par celles de la sacristie, entrèrent partout, le reste du jour, bien que le Général ne fit que passer.

En cette fin du XVIIe siècle, le P. François-Séraphin de Paris, élu gardien en septembre 1695, assisté du F. Junifère quêteur fit revêtir d'un lambris vernissé la galerie située en haut de l'église conventuelle, agrandir les fenêtres, orner le réfectoire et le cloître, transformer le dortoir en refaisant des cellules neuves, et acquérir, non sans difficultés, la maison qui séparait le chœur de l'église, de la rue des Quatre-Fils, projet tant convoité par les anciens gardiens. Cette acquisition allait permettre d'agrandir le couvent et surtout le chœur, ce qui eut pour conséquence, pendant les quelques semaines que durèrent les travaux, de permettre à n'importe qui de pénétrer dans le couvent. L'église elle-même allait être transformée intérieurement et sa décoration renouvelée. Le nouveau chœur fut enfin achevé le 23 mars, veille du dimanche des Rameaux. Nul supérieur depuis le P. Louis de Paris n'avait autant fait pour le couvent du Marais que le P. François-Séraphin de Paris.¹⁰

Quant à la bibliothèque conventuelle, elle s'enrichit encore à la mort du P. Cyprien de Beauvais¹¹ et surtout du P. Bernardin de Picquigny.¹² Ce dernier, bien connu encore aujourd'hui pour ses *Commentaires* de saint Paul, était mort presque subitement le 9 décembre 1709 en « sortant de son confessionnal, sur les onze heures après avoir dit la sainte

¹⁰ Journal... Bibl. Franc. Prov., ms. 1532, p. 140. La Bibl. Nat. possède la reproduction du portail du couvent. Bibl. Nat., Départ des Estampes, Va 244 d.

¹¹ Sur la Bibliothèque, cf. Catalogue à la Bibl. Mazarine, ms. 4063—4065; Bibl. Franc. Prov. ms. 1202 (571) possède une note sur la bibliothèque du Marais tirée des Anciennes bibliothèques de Paris de Franklin t. II; la Bibl. mun. de Valenciennes possède même un rituel leur ayant appartenu: ms. 839.

¹² La Bibl. Mazarine possède une Lettre sur l'Exposition des Epîtres de saint Paul du P. Bernardin de Picquigny (Bibl. Mazarine ms. 1159 (3).

Messe ». Cette mort subite ne le surprit pas, car bien souvent dans les mois qui précédèrent sa mort, il avait à maintes reprises déclaré qu'il la pressentait, aussi disait-il communier chaque jour en Viatique. L'inhumation eut lieu le lendemain soir, près du maître-autel et le *Mercur* *Galant* de janvier 1710 consacra au défunt un bel éloge.¹³

En 1713 le couvent célébra la fête de la canonisation de saint Félix de Cantalice. La solennité s'ouvrit le 18 mars. Le curé de Saint Jean-en-Grève chanta la messe, et l'après-midi Mgr de Verthamon évêque de Pamiers y donna le salut du Saint Sacrement. Les jours suivants, le clergé des paroisses Saint-Nicolas, St Gervais, les religieux des Blancs-Manteaux, des Carmes-Billetes, de la Merci assurèrent prédications et cérémonies qu'honorèrent de leur présence les évêques de Riez, de Saint-Malo, de Tulle et de Quimper.

Une fois encore d'importantes transformations allaient modifier l'église des Capucins du Marais, grâce surtout à la protection du marquis d'Argenson lieutenant général de police, président du Conseil des finances et garde des sceaux, ainsi que de Mathieu Junot d'Ailly notaire au Châtelet, avocat au Parlement et syndic des Couvents des Capucins de Paris.¹⁴

En février 1715 les travaux de reconstruction du pignon et de la charpente commencèrent. Puis ce fut la remise en état de la voûte, et de la galerie supérieure. L'aménagement intérieur de l'église suivit de près: carrelage, transformation du maître-autel et des chapelles latérales. La bénédiction solennelle eut lieu le 28 septembre suivant. Le travail de restauration se poursuivit encore après: on reboisa les tribunes, on repava la cour et l'entrée de l'église. Les bienfaiteurs tinrent, à l'occasion de cette restauration, à renouveler le mobilier et le linge de la sacristie.

Quatre peintres travaillèrent à l'embellissement de l'église: Colin de Vermont, André Bardou, De Vampes et Robert peintre du Cal Antoine Gaston de Rohan.¹⁵ On garda heureusement les toiles au pinceau du Fr. Luc, récollet qui avait été au siècle précédent l'élève de Simon Vouet.¹⁶ Face à la chaire on pouvait admirer une *Descente de Croix* de Van Dyck, et sur le devant du grand autel une *Adoration des bergers* due

¹³ Journal... Bibl. Franc. Prov., ms. 1532 p. 271.

¹⁴ Les papiers de Junot d'Ailly furent mis sous séquestre à la Révolution. Ils sont aux Archives nationales, T 58 dos. 65. Les Archives Prov. de Paris en possède le microfilm Mi 16 (1).

¹⁵ Robert, ami de Crozat fut enterré dans l'église des capucins du Marais. Il avait exécuté la Stigmatisation de saint François pour le couvent de Saint-Honoré. Cf. Henri Stein, État des objets d'art placés dans les monuments de Paris, Paris 1890 fasc. 1.

¹⁶ Né à Amiens vers 1613, il mourut en 1685.

à La Hire. Du même peintre figurait dans la chapelle Saint-François une belle toile: *Nicolas V visitant à Assise le tombeau de Saint-François*. Dans le chœur des religieux on voyait *Saint-François en prière* peint par Michel Corneille.¹⁷

Dans la nouvelle église, le P. Clément d'Ascaïn prêcha le carême « avec un succès qui fit l'étonnement et l'admiration de tout Paris qui déserta toutes les églises des environs et qui lui gagna tous les cœurs de ses auditeurs. C'était la première fois que ce R. Père prêchait à Paris où il n'était venu que sur les ordres réitérés de Mgr l'archevêque de Mirepoix ».¹⁸ Un dernier honneur échet au couvent du Marais au chapitre de 1782: l'élection de son gardien, le P. Emmanuel de Douai, comme provincial. L'année suivante, le couvent de la rue Saint-Jacques était supprimé et la communauté transférée à Saint-Louis d'Antin et le noviciat auparavant à Saint-Jacques depuis sa fondation, fut alors installé au Marais. Les malheurs approchaient qui allaient désoler Paris et les couvents de la Province Saint-François. Tout d'abord un terrible hiver, celui de 1784 « L'hiver de cette année a été très rude et très long, note le rédacteur du Journal du couvent, la terre a été couverte de neige pendant plusieurs mois, une grande disette de bois dans les chantiers de Paris, le gouvernement a fait allumer des poêles publiques dans trois quartiers de Paris où les pauvres pouvoient aller se chauffer. Il y a eu à la fonte des neiges et des glaces un si grand débordement qu'on ne pouvait passer la place de Grève qu'en bateau.»¹⁹ Et la vie de chaque jour continue. Appauvri par les aumônes que le P. Charles de Bapaume gardien a dû faire durant le terrible hiver, le couvent obtient de l'abbé Georgel, intendant des affaires du cardinal-prince de Rohan, une gratification de 100 livres, et la même année, on « change la vaisselle de terre en vaisselle d'étain parce qu'on en cassait beaucoup ». Puis, c'est le prix des chaises que l'on augmente, la découverte d'une bande de voleurs qui avaient opéré une nuit dans le couvent du Marais.²⁰

Et l'automne de 1788, celui qui deviendra le Bx Apollinaire de Posat arrive au couvent. Le *journal* est muet sur cette arrivée et il faut le regretter. Au Marais, le P. Apollinaire prêcha, confessa, ignorant que l'heure de son sacrifice approchait. Certes à son arrivée dans la capitale, il dut être séduit par la magnificence et la noblesse du beau quartier

¹⁷ D'Argenville, *Voyage pittoresque à Paris* p. 231; Piganiol de Force, *Description de la Ville de Paris*, Paris 1765, p. 374, 375.

¹⁸ *Journal du couvent*: Arch. Nat., S. 3706, p. 228.

¹⁹ *Journal du couvent*: Arch. Nat., S. 3706.

²⁰ Découverte d'une bande de voleurs faisant vol dans le couvent des Capucins du Marais, Bibl. nat., pièce, LK 7, 6883.

aristocratique. Qu'il devait être beau alors, en ce XVIII^e siècle finissant ce « Paradis de la pierre sculptée ». Le P. Apollinaire dut le visiter sous la conduite d'un de ses confrères.

A cette époque, le quartier du Marais était encore sous le coup de l'émotion causée par la célèbre affaire du collier qui s'y était en grande partie déroulée. A proximité du couvent, le cardinal-prince Louis de Rohan possédait son hôtel — l'hôtel de Strasbourg — là il avait assisté aux séances d'évocation du grand Kaff et de l'archange Michaël menées par l'aventurier Cagliostro. Là le naïf cardinal avait remis la magnifique pièce de joaillerie à la comtesse de la Motte qui habitait rue Neuve-Saint-Gilles. Derrière la place Royale — qui deviendra la place des Vosges, s'étendait le grand couvent des Minimes, où résidait le Père Loth cet homme à tout faire de Mme de La Motte. Et un peu plus loin, c'était la Bastille d'où le cardinal Louis était sorti, presque porté en triomphe. D'une fenêtre de l'hôtel de Strasbourg il avait dû apparaître en costume du matin saluer la foule qui l'acclamait: suprême injure pour l'innocente Reine. De là aussi il était monté dans le carrosse qui l'emmenait en exil vers son abbaye de la Chaise-Dieu. Dans le sud du Marais, le P. Apollinaire dut voir l'hôtel bâti par Antoine Scarron oncle du poète, et un peu plus loin, l'hôtel de Beauvais d'où Anne d'Autriche, Turenne et Mazarin avaient assisté à l'entrée du jeune Louis XIV et de Marie-Thérèse. En ce même hôtel Christine de Suède avait séjourné, et Mozart y avait joué du clavecin à l'époque où le comte d'Eyck ambassadeur de Bavière, y résidait. A l'ombre de l'église des Jésuites dédiée à Saint-Louis, il passa peut-être devant le bel hôtel d'Aubray où résida la de Brinvilliers de sinistre mémoire.

Plus près du couvent, il avait longuement contemplé la majestueuse résidence du prince de Soubise bienfaiteur des Capucins. Enfin près du couvent, le P. Apollinaire pouvait apercevoir le merveilleux ensemble de l'hôtel de Juigné. Bientôt, le Marais allait changer d'aspect, les propriétaires des hôtels allaient émigrer, laissant leurs fastueuses demeures aux mains des petits boutiquiers du Temple.

Après le terrible hiver de 1789, la Révolution vint progressivement ruiner la vie religieuse au couvent du Marais. La prise de la Bastille si proche, dut jeter le trouble et l'inquiétude dans le quartier. Le 17 septembre, prié par les membres du district, le curé de Saint-Jean-en-Grève vint dire la Messe dans la chapelle et bénir les drapeaux de la milice bourgeoise. A cette occasion, le futur avocat de Louis XVI, De Sèze, monta dans une tribune disposée face à la chaire, et parla sur les

circonstances du temps.²¹ « Mais son discours fut beau d'ailleurs, ne plut à personne. » Bientôt après, ce furent les inventaires²², la dispersion des religieux, et le culte constitutionnel instauré dans l'église dite de Saint-François d'Assise. Tandis que quelques capucins s'efforçaient, mais en vain, de se réunir, le P. Apollinaire se réfugia dans le quartier Saint-Sulpice.

Durant les sombres jours de 1793, ce fut à l'église des capucins du Marais que l'on vint chercher les ornements sacerdotaux pour servir à la dernière Messe que devait entendre Louis XVI au Temple tout proche. C'est là le dernier souvenir — combien émouvant — qui se rapporte à ce couvent de l'ancien Paris.

*

Mise en vente en 1795, l'église fut acquise par la Ville de Paris et après le Concordat, rendue au culte²³. Le clergé de Saint-Jean-en-Grève la desservit et en souvenir du passé en ajouta le nom de Saint-François à celui de Saint-Jean. Elle a subi des transformations, mais si le chœur a été agrandi, si on lui a ajouté un porche moderne, l'église a bien gardé intérieurement l'aspect d'une chapelle conventuelle. Sa nef accostée à gauche d'un collatéral et à droite d'un faux bas-côté, possède, placés entre les tribunes, huit grands tableaux dont un *Saint-Louis malade visitant les pestiférés*, œuvre d'Ary Scheffer et entre les stations du chemin de croix, une série de huit tapisseries rappelant les principales scènes du miracle des Billettes. Et l'orgue qui surmonte la grande porte, a eu pour titulaires César Franck, Massenet, Leo Delibes.

Le bas-côté possède deux chapelles, la première, chapelle de la Sainte Vierge possède au-dessus de l'autel une statue de la Vierge, plâtre de Guersant (1824). Au centre de l'autel un médaillon, *la Vierge couronnée par l'Enfant*, copie de l'œuvre de Coysevox. Sur le côté de la chapelle, reproduction d'une curieuse peinture représentant le *Miracle des Billettes* en 1290.

La chapelle Saint-François possède quelques toiles du siècle dernier en plus d'une *Vision de Saint-Dominique* due à Claude Vignon (1670).²⁴

²¹ Discours prononcé dans l'église des Capucins du Marais à l'occasion de la bénédiction des drapeaux le 17 septembre 1789, Bibl. Nat., Pièce, LC 40 1353. Un capucin fut également président du district: Lettre du P. Chrysostome capucin du Marais au R. P. Brousse surnommé Des Faucherets aussi capucin du Marais et président du district, Bibl. Nat., Pièce, LC 39 7966.

²² Arch. Nat., F 19 612; Vente de l'église: Arch. dép. de la Seine, D Q 10 1597.

²³ Sur le rétablissement de l'église en chapelle publique dès 1795: Arch. Nat., F 1 c III, Seine, 15.

²⁴ Inventaire général des œuvres d'art appartenant à la Ville de Paris, I., p. 295—

A gauche du maître-autel le visiteur peut contempler un admirable *Saint-François d'Assise en extase*, œuvre de Germain Pilon exécuté pour les collections royales du Louvre.²⁵ Lui fait face un *Saint-Denis* par Jean Sarrazin, provenant de l'abbaye des bénédictines de Montmartre. Dans le chœur qui communique avec la nef par une arcade surbaissée, on peut admirer les boiseries en chêne rehaussées d'or provenant de l'ancienne église des Billettes. Au-dessus plusieurs tableaux, dont quelques uns peints par le Frère Luc récollet: *Saint-François renié par son père*, *Mort de Saint-François*, *Alexandre IV au tombeau de Saint-François*, *le Christ remettant à Saint-François les statuts de son Ordre*, ainsi qu'une *Communion de Sainte-Thérèse* (XVIIe s.) offert en 1820 par le Comte de Sèze marguillier de la paroisse, illustre défenseur de Louis XVI devant la Convention.

La sacristie renferme l'ornement qui servit à la dernière messe entendue par le roi le 21 janvier 1793, ainsi que la tunique d'étamine à l'usage de Sainte-Isabelle de France sœur de Saint-Louis, conservée jadis à l'abbaye de Longchamps.

On y peut voir encore deux ostensoirs, l'un donné par la duchesse d'Angoulême, l'autre, moderne, exécuté en 1890 à l'occasion du sixième centenaire du miracle des Billettes.

Le 4 juillet 1854, lors de travaux d'aménagement dans l'ancienne crypte on découvrit cinq cercueils et sur chacun desquels une lame des P. P. Louis de Paris ancien gardien († 4 février 1640), Jean François Sévin de Paris, ex-provincial († 20 juin 1669), Charles-François de Paris († 30 décembre 1673), Jérôme de Sens, ex-provincial († 1 juillet 1692) et Emmanuel de Paris, ancien gardien († 25 novembre 1708). Le curé d'alors, l'abbé Dancel, fit réunir les ossements en un caveau sur lequel il fit reproduire les inscriptions funéraires trouvées au cours des travaux.²⁶

*

Il n'est pas possible de séparer l'église des Capucins et le quartier du Marais. L'aspect de ce dernier assurément a bien changé depuis la fin

313; Inventaire général des richesses d'art de Paris Monuments religieux, t. II, p. 293—308; L. Michaux; Histoire et description de l'église Saint-Jean, Saint-François, Paris 1885 cf. notes dans le ms. 1622 G de la Bibl. Franc. Prov.

²⁵ Cet admirable chef-d'œuvre a été commandé à l'artiste par Henri III et déposé au Louvre dans le Magasin des marbres du roi. Placé par A. Lenoir au Musée des Monuments français il a été restauré, acheté par la Préfecture de la Seine et donné en 1819 à l'église à la sollicitation de M. Bellard conseiller d'Etat et procureur général. Cf. P. Edouard d'Alençon, *Le Saint-François d'Assise de Germain Pilon dans l'église Saint-Jean, Saint-François, Annales Franciscaines, XXXVIII (1917) p. 348, 368.*

²⁶ E. Raunié, *Épitaphier de l'ancien Paris*, Paris, 1893. t. II, p. 155—56, N. 657—

du XVIII^e siècle. Sous l'Empire, tout un peuple de marchands et de petits artisans, qui auparavant s'étaient maintenus jusque là dans l'enclos du Temple, où le droit de maîtrise n'existait pas, se précipitèrent dans le quartier du Marais tout proche dont les beaux hôtels se trouvaient abandonnés par leurs propriétaires depuis la Révolution. Telle fut l'origine du Marais commercial. De là ces anciens salons transformés en ateliers, ces cours d'honneur emplies de caisses d'emballage. Droguistes, menuisiers, tabletiers, fabricants de boutons, plumassiers, orfèvres s'y installèrent en masse.

Si à présent on arrive, avec quelle peine ! à sauvegarder de la déchéance, voire même de préserver de la destruction, certains beaux hôtels, il faut reconnaître que le quartier du Marais a encore grande allure, et qu'il contient des chefs-d'œuvre pour qui sait et veut les connaître, car seul actuellement, il peut nous offrir dans certains de ses parages une vision de l'ancien Paris. Une rapide promenade — car nul ne peut se vanter de visiter le Marais en une ou deux journées — permettra de mieux évaluer l'importance historique et architecturale de ce qui fut le quartier aristocratique de l'ancien Paris.²⁷ Le point de départ peut être fixé au sud du Marais, à l'église Saint-Gervais, devant laquelle habita Voltaire et dont il admirait la façade, œuvre de Salomon de Brosse, mais tenait pour barbare l'architecture de Notre-Dame ! L'église possède les stalles de l'abbaye de Port-Royal-des-Champs. Derrière l'église rue des Barres on aura garde d'oublier qu'on y transporta Robespierre ensanglanté après sa tentative de suicide, et que la conspiration de Malet s'y trama.

Au sortir de Saint-Gervais, la rue François-Miron, bordée de beaux hôtels habités jadis par des magistrats du Parlement et du Châtelet conduira à l'hôtel de Beuvais (n^o 68). Un simple coup d'œil dans la cour intérieure révélera toute la grâce et l'harmonie du vestibule circulaire, aux colonnes doriques et de la disposition à l'antique. Rue Saint-Paul, on pénétrera dans l'amusant passage du même nom, vrai coin de province au cœur de Paris où se dresse, à l'angle de la rue des Lions, une tournelle (XVI^e s.), seul vestige de l'hôtel de Léonard Botalli médecin et astrologue de Charles IX. L'église Saint-Paul-Saint-Louis bâtie sur le

661; De Guilhermy, Inscriptions de l'ancien diocèse de Paris, Paris, s. d. I, n. 420—421. La Bibl. Franc. Prov. possède la photo des pierres tombales difficiles à déchiffrer parce que les inscriptions ont été frappées dans le plomb à l'aide de poinçon: ms. 3006 fol. 19—26.

²⁷ Les Guides du Marais sont rares. Avec le Guide bleu de Paris exact mais extrêmement succinct on aura avantage à parcourir les Hôtels du Marais, par G. Pillement ouvrage bien court, mais qui a le mérite de présenter une excellente sélection de photographies.

modèle de celle du Gesu de Rome fut jadis le grand sanctuaire des Jésuites, en même temps qu'une des plus riches églises de la capitale. Bourdaloue y prêcha, et Mme de Sévigné, qui habitait à l'hôtel Carnavalet un peu au nord-ouest du Marais, y vint l'écouter. On y admirait surtout un cénotaphe de Sarrazin contenant le cœur de Louis XIII, et le grand mausolée du chancelier de Birague aujourd'hui au Louvre. Au sortir de l'église, par le petit passage Eginhard on tombera dans une impressionnante ruelle décrite par Alphonse Daudet dans les *Rois en exil*, et le long des murs du lycée Charlemagne, on songera que là s'élevait l'enceinte de Philippe-Auguste (poterne Saint-Paul). Mais c'est surtout le souvenir du bon roi Charles V qui s'imposera au promeneur. Au XIVE siècle le Marais se développa surtout autour de l'église paroissiale Saint-Paul dont il faut situer l'emplacement au 32 de la rue du même nom. Charles V fit réunir plusieurs demeures qui constituèrent l'hôtel Saint-Paul, où il aimait à séjourner en dehors des remparts dans ce milieu champêtre qu'évoquent les noms des actuelles rues des Jardins, Bautreillis, de la Cerisaie, du Figuier, et qui possédait de célèbres jardins descendant jusqu'à la Seine. Là, le roi aimait à oublier les souvenirs tragiques de sa jeunesse: l'invasion du palais de la Cité, l'assassinat sous ses yeux des maréchaux de Champagne et de Normandie.

L'hôtel Saint-Paul était rempli des souvenirs de la guerre de Cent ans: la folie de Charles V, le bal des Etoupes où plusieurs seigneurs périrent brûlés vif dans leur déguisement, surtout, la révolte cabochienne, la lutte mortelle de Jean sans Peur et de Louis d'Orléans assassiné dans la rue Vieille-du-Temple, à la hauteur du carrefour des Francs-Bourgeois. Charles VII abandonna l'hôtel Saint-Paul pour les Tournelles, au nord de l'actuelle place des Vosges. Là séjournèrent avec intermittence Louis XI, Charles VIII, Louis XII qui y mourut, François Ier. C'est ainsi que le Marais doit son origine noble au séjour prolongé de la cour des Valois sur son territoire. De la rue Charlemagne où nous arrivons au sortir de l'église Saint-Paul, nous prendrons la rue de Jouy qui possède au n^o 7 l'hôtel d'Aumont construit par Le Vau en 1648. Quand le duc d'Aumont alla habiter le faubourg Saint-Honoré l'hôtel commença à perdre ses richesses artistiques, en particulier un beau plafond dû à Simon Vouet. En revenant sur nos pas, nous tombons rue des Nonnains d'Hyères devant un des rares vestiges médiévaux du Marais: l'hôtel de Sens construit de 1475 à 1519 par Tristan de Salazar archevêque de Sens, qui forme un splendide specimen de l'architecture civile de la fin du Moyen-Age, avec son donjon carré, ses tourelles en encorbellement, son porche voûté. Là, résidèrent les cardinaux Duprat, de

Lorraine, Du Perron et la reine Margot. Il est heureusement aujourd'hui sauvé de la ruine.

En revenant rue Charlemagne, nous passerons rue des Lions qui possède (n° 12) un gracieux hôtel Louis XIII dont la façade l'apparente à la place des Vosges. Rue Charles V, qui lui est parallèle on peut apercevoir (n° 12) l'hôtel d'Aubray qui appartient à Balthasar Gobelin, dont le fils Antoine, marquis de Brinvilliers, épousa Marie d'Aubray la célèbre empoisonneuse.

En continuant à suivre le quai des Célestins, nous jetterons un regard sur l'hôtel Fieubet, élevé par J. de Genouillac, grand maître de l'artillerie, mais reconstruit par Gaspard de Fieubet, chancelier d'Anne d'Autriche. La façade, rue de Petit-Musc, est un modèle achevé de la sculpture du XVIIIe siècle. De l'Arsenal qui se trouvait à côté, et dont la place était le rendez-vous des cavaliers, il reste une petite partie du logement du grand maître, construit pour Sully, mais remanié au XVIIIe siècle. C'est aujourd'hui les bureaux du conservateur de la Bibliothèque de l'Arsenal. Là se tinrent les célèbres « Salons » de Charles Nodier et de José de Hérédia.

Le percement du boulevard Henri IV anéantit le joyau qu'était la maison de Philibert de l'Orme, ainsi que l'hôtel Lesdiguières où fut reçu en 1717 par le marquis de Villeroy, le tsar Pierre Ier. Il ne reste également rien du grand couvent des Célestins, dont l'église pouvait rivaliser avec Saint-Denis pour le nombre et la richesse des tombeaux qui y étaient conservés.

Quittons le sud du Marais pour gagner la rue Saint-Antoine. Nous passons devant l'hôtel de Mayenne, à l'angle des rues Saint-Antoine et du Petit-Musc. Il attire de suite, avec ses hautes fenêtres et ses lucarnes à frontons triangulaires. Construit par Henri de Lorraine duc de Mayenne, on y voit une chambre dit chambre de la Ligue où l'assassinat de Henri III aurait été tramé.

L'hôtel de Sully, un peu plus loin sur la droite, est la seconde belle demeure de la commerçante rue Saint-Antoine. Sully s'en rendit acquéreur en 1634. On a enfin abattu la galerie, située au-dessus du porche d'entrée, ce qui met en pleine valeur les deux pavillons qui forment le premier étage. Les murs de la cour d'honneur ont été l'objet d'une décoration luxuriante. Les Saisons et les Eléments, cornes d'abondances, génies, arabesques, porche à caissons, en font une admirable œuvre d'art que l'on restaure actuellement.

En prenant la rue de Birague nous pénétrons par le Pavillon du Roi dans la place des Vosges ou comme l'on disait jadis, la place Royale.

Sur son emplacement, mais en débordant un peu au nord, Pierre d'Orgemont chancelier de France avait bâti en 1388 un grand hôtel qu'il céda à Jean duc de Berry. Les Valois en devinrent propriétaires, l'agrandirent, et au XVI^e siècle, il formait un ensemble de constructions assez disparates, reliées par des galeries et des cours. C'était le palais des Tournelles. Louis XII y mourut et le 30 juin 1559, Henri III, blessé mortellement par un coup de lance à l'œil droit, lors du tournoi offert à l'occasion du mariage de sa fille Isabelle de France et de Philippe II d'Espagne, y décéda dix jours plus tard. Catherine de Médicis, demeurée veuve, fit raser les Tournelles, et Henri IV en 1605 fit commencer une place qui demeure comme le chef-d'œuvre le plus achevé de l'architecture française. Élégante avec ses pavillons à façade de briques et de pierres blanches, ses grands balcons à supports, ses hauts toits d'ardoises, la place des Vosges reste un modèle de clarté et d'harmonieuses proportions. Henri IV qui se passionnait pour la place Royale fit élever à ses frais les pavillons du côté sud, et des particuliers élevèrent ceux des trois autres côtés.

L'inauguration n'eut lieu qu'en 1612 au début du règne de Louis XIII. La place Royale devient vite le centre et le rendez-vous de l'aristocratie et des Précieuses, car Mlle de Scudéry y habita, Corneille la choisit, comme scène de l'une de ses comédies. Des duels célèbres s'y déroulèrent, et ce fut sous la Fronde un foyer d'effervescence populaire. Richelieu y habita (n^o 8) avant la construction du Palais-Cardinal, Mme de Sévigné y naquit dans l'hôtel de Coulanges (n^o 1). Au XVII^e siècle, de grandes familles habitent la place Royale: les d'Ormesson, les Duras, les Rohan-Guéméné, les Schomberg, Mario Delorme. Sous les deux derniers règnes, on y rencontre les Breteuil, les Rotrou, les de Chaulnes, enfin au n^o 6 Victor Hugo y mourut en 1885. Au nord de la place, et derrière le Pavillon de la Reine, s'étendait le grand couvent des Minimes aujourd'hui détruit, et dont le beau cloître gothique disparut seulement en 1912 en dépit de véhémentes protestations.

Nous sortirons par le Pavillon de la Reine pour admirer la façade de l'hôtel de Sagonne, rue des Tournelles (n^o 28), bâti pour lui-même par Hardouin-Mansart de Sagonne, neveu de François. Rue de Turenne, en plus des hôtels de Launay (n^o 16) et de Montrésor (n^o 54), et de Colbert de Villacerf (n^o 23), c'est surtout l'hôtel dit du Grand Veneur qui doit nous retenir (n^o 60). Construit par d'Ecquevilly, capitaine des chasses royales, la façade a cette particularité d'être ornée des attributs de sa charge. Cette imposante demeure fut occupée en 1901 par les Franciscaines régulières de Sainte-Elisabeth, et la dernière supérieure vendit

aux barons Albert et Ferdinand de Rotschild plusieurs salons de grande valeur dont les meubles portaient le chiffre et la devise du grand veneur.

Par la rue de Jarente nous arrivons rue de Sévigné, ancienne rue Culture Sainte-Catherine, à cause de l'église Sainte-Catherine-du-Val-des-Ecoliers, dont le cloître passait pour le plus beau de Paris. L'église avait été bâtie en 1229 à la suite d'un vœu fait à la bataille de Bouvines par les sergents d'armes. Le n^o 11 possède encore la façade à pilastres du théâtre du Marais qu'avait fondé Beaumarchais en 1791. Au 29, l'hôtel Le Pelletier de Saint-Fargeau dont le propriétaire, régicide, fut assassiné pendant la Révolution. Enfin, Carnavalet où Mme de Sévigné habita neuf années durant, et qui demeure une des plus fastueuses demeures du Marais. Il avait été construit en 1554 pour le président de Ligneris. Un de ses propriétaires, Françoise de Kernevoy lui donna son nom par déformation populaire. Joyau de la Renaissance, puisque Jean Goujon y travailla, Carnavalet fut restauré par Mansart. Dans cet hôtel se rencontrèrent les nombreux amis de Mme de Sévigné: Cornille, La Fontaine, Boileau, La Rochefoucauld, le cardinal de Retz qui habitait l'hôtel Lesdiguières rue de la Cerisaie, Ninon de Lenclos, rue des Tournelles, Scarron, rue Barbette, Fouquet, le Président de Lamoignon enfin qui habitait de l'autre côté de la rue un bel hôtel bâti pour Diane de France. Il vient d'être restauré, et maintenant, ses pilastres corinthiens, ses lucarnes de frontons triangulaires, la forme gracieuse des frontons et sa tournelle à encorbellement posée sur des consoles de pierre, sont mis en valeur. Sur le grand portail élevé par le Président on peut encore voir un cartouche porté par deux enfants tenant l'un un serpent, l'autre un miroir: Prudence et Vérité. Là également, se réunit toute l'élite littéraire du XVII^e siècle et plus près de nous, Alphonse Daudet y tint un salon resté célèbre. Si nous descendons ensuite par la rue Malheur, nous passons devant l'emplacement de l'ancienne prise de la Force. Au XIII^e siècle ce n'était qu'un petit hôtel bâti par Charles d'Anjou roi de Naples et des Deux-Siciles, d'où le nom de rue du Roi de Sicile qu'elle porte encore maintenant. Là, devant la porte de la prison, fut assassinée la princesse de Lamballe.

Tout près de là, c'est la rue Ferdinand Duval jadis rue des Juifs. Rien ne nous parle plus de Mme Acarie et pourtant elle a habité à l'emplacement du n^o 11, où tout le Paris religieux du XVII^e siècle défila. Quelques pas encore et nous voici dans la rue Vieille-du-Temple. Si l'on ne fait que passer devant l'hôtel de Sandreville (n^o 26) aux nobles proportions, il faut surtout voir l'hôtel Amelot de Bisseuil dit des

Ambassadeurs de Hollande, que les actuels propriétaires ont fort bien restauré. Un monumental portail, dont les vantaux portent, sculptés, des masques de Méduse surmontés d'enfants ouvre dans une première cour ornée de deux cadrans solaires très décorés. Un passage voûté donne accès à une seconde cour qui servait à des représentations théâtrales. Une noble décoration à l'antique donne à cet ensemble un air de grande distinction. C'est actuellement un des plus beaux hôtels du Marais que cet hôtel des Ambassadeurs de Hollande, où Beaumarchais écrivit le *Mariage de Figaro*.

En remontant la rue Vieille-du-Temple, on passe devant la jolie tournelle de l'hôtel Hérouet que l'on a sauvé à grand-peine de la destruction. Un peu plus loin sur la gauche, un lourd portail donne accès dans la cour d'honneur de l'hôtel de Rohan-Strasbourg bâti de 1705 à 1708 par Delamaire sur les ordres du cardinal Antoine Gaston de Rohan. Dégradé et défiguré par l'Imprimerie nationale qui s'y installa, il fut conquis de haute lutte par la direction des Archives de France après plus de vingt ans de pourparlers et d'efforts. Il a été admirablement restauré, trop peut-être. On y a remonté les panneaux peints par Christophe qui ornent comme jadis le Cabinet des singes. Sur la droite, on peut admirer au-dessus de la porte d'entrée de l'écurie, où le cardinal Louis de Rohan possédait 70 juments d'Angleterre, un haut relief de Le Lorrain, les *Chevaux du Soleil*, pièce magnifique, vibrante d'une vie intense, et qui reste une des plus belles pièces de la sculpture du XVIIIe siècle. L'hôtel de Rohan, majestueux et sévère, témoin des grandes scènes de l'affaire du collier, n'a pas la grâce épanouie de l'hôtel de Soubise, précédé de sa double colonnade due également à Delamaire, et sous laquelle demeurèrent entassées des archives du Vatican, et de Simancas amenées à Paris par Napoléon. La partie centrale est formée de deux ordres de colonnes accouplées. Au dessus, un grand fronton rectangulaire sur lequel s'appuient la Prudence et la Renommée, tandis que les Saisons ornent la façade proprement dite. Les appartements du Prince et de la Princesse de Soubise ont été décorés par Van Loo, Boucher et Boffrand.

Dans l'enceinte même des Archives nationales, on rencontre encore le gracieux hôtel d'Assy résidence du directeur général des Archives de France. Mme Acarie vint s'y réfugier et le cardinal de Bérulle y naquit. L'impératrice Eugénie y vint également assister aux réceptions qu'y donnait, sous le Second Empire, le marquis Léon de Laborde garde général des Archives.

De là, nous rencontrons la petite rue de Thorigny qui possède un joyau du Marais, l'hôtel Aubert de Fontenay, dit aussi hôtel Salé, car son propriétaire était fermier des gabelles. Il appartient aux XVIII^e siècle aux de Juigné. Les façades sont admirablement ornées de guirlandes, de déesses, de génies. Un escalier intérieur possède une décoration monumentale et fastueuse avec des Atlantes portant des guirlandes et des bustes.

Que de souvenirs dans ce Marais! Là, rue des Quatre-Fils, s'élevait les murs du couvent des Capucins, un peu plus loin, Mme Du Deffand y tenait son salon, dans la même rue Cadoudal y fut arrêté. En redescendant la rue des Archives, les deux tournelles de l'ancien hôtel de Guise évoquent, comme l'hôtel de Sens, le Marais médiéval. Un peu plus bas, à côté de l'église désaffectée des Carmes-Billettes, se cache un ravissant petit cloître du XV^e siècle, presque inconnu, encore aujourd'hui, des touristes.

Et il y en a tant d'autres encore de ces fastueuses demeures, dont la plupart sont transformées, souillées, méconnaissables, d'autres en voie d'être enfin restaurés: les hôtels Libéral Bruant rue de la Perle, d'Albret où se rencontrèrent Mme de Montespan et la future Mme de Maintenon, Guénégaud, de Braque, aux balcons en fer forgé, et dans la rue du Temple, qui limite le Marais à l'Ouest, les hôtels de Saint-Aignan, de Montmur, d'Hallvyl, celui des archevêques de Reims, et j'en passe...

Il ne reste plus grand chose de ce qui faisait leur splendeur: lambris dorés, boiserie sculptées, jardin de rocaille, où se mouvaient jadis la société des Précieuses et celle des Salons au XVIII^e siècle.

Deux joyaux doivent d'être vus afin d'avoir une idée de la splendeur passée du Marais et de sa richesse actuelle; la place des Vosges, théâtre de la société du XVII^e siècle et, sous un soleil de printemps la façade féérique du Palais Soubise, patinée par le temps, avec sa double et vaste colonnade, ensemble magnifique, admirable vision qui force l'admiration.

Les hôtels du Marais, de ce «Paradis de la pierre sculptée» marquent vraiment un des sommets de l'architecture et de la sculpture françaises.

P. Raoul